CONFÉRENCES FAITES A L'INSTITUT CATHOLIQUE LES 1er ET 2 MARS 1897

ESSAI

D'UNE DOCTRINE SPIRITUALISTE

EN MÉDECINE

Nature de l'homme. — Maladie. — Causes. — Thérapeutique

PAR

LE Dr P. JOUSSET
Médecin de l'hôpital St-Jacques.



PARIS
J.-B. BAILLIÈRE ET FILS, ÉDITEURS
19, RUE HAUTEFEUILLE, 19

—

1897

CONFÉRENCES FAITES A L'INSTITUT CATHOLIQUE LES 1er ET 8 MARS 1897

ESSAI
D'UNE DOCTRINE SPIRITUALISTE
EN MÉDECINE

Nature de l'homme. — Maladie. — Causes. — Thérapeutique



PAR

LE Dr P. JOUSSET
Médecin de l'hôpital St-Jacques.



PARIS
J.-B. BAILLIÈRE ET FILS, ÉDITEUR
19, RUE HAUTEFEUILLE, 19

1897

ESSAI

D'UNE DOCTRINE SPIRITUALISTE

EN MÉDECINE

Conférences faites à l'Institut catholique les 1[er] et 8 mars 1897

A LA MEMOIRE DE JEAN-PAUL TESSIER.

Il y a soixante ans que je suis l'élève de J.-P. Tessier. C'est à lui que je dois ce que je suis en médecine, parce que c'est lui qui m'a enseigné la doctrine générale d'où découlent les connaissances spéciales qui constituent l'art de guérir. Non seulement il a éclairé mon intelligence en y faisant pénétrer les clartés qui naissent de la véritable conception de la nature de l'homme et de la maladie, mais encore il m'a convaincu de la suprématie de la méthode expérimentale; il a fait passer dans mon esprit son horreur des hypothèses; enfin il m'a communiqué et sa passion profonde pour la médecine et son respect pour les malades. Arrivé à la fin de ma carrière, je suis heureux de pouvoir exposer dans les pages qui vont suivre les principes généraux qui servent de base à l'école qu'il a fondée.

Jean-Paul Tessier est vraiment un chef d'école, car il

réunit en lui la double auréole d'un enseignement complet et d'une longue suite d'élèves.

Son enseignement a été complet : il a donné la définition de la nature de l'homme, celle de la maladie, celle de la cause ; éclairé par les enseignements d'Hippocrate et d'Hahnemann, il a complété son œuvre par la constitution de la thérapeutique : matière médicale expérimentale et loi d'indications positives.

Ses élèves ! Ils ont été et sont encore nombreux ; ils ont vulgarisé ses enseignements, en appliquant les principes généraux qui constituent sa doctrine à la description des maladies, des symptômes et des lésions.

J'ajoute que, dans ce siècle, qui va bientôt finir, il est le seul médecin qui mérite ce nom de *maître*. Car lui seul a laissé une doctrine définie et complète et une succession d'élèves qui continuent son enseignement. Sans doute Pinel, Broussais, Chomel, Bouillaud, Laennec, Andral, Rostand, Louis ont fait grande figure de leur vivant, mais où sont leurs livres, où sont leurs élèves ?

Les médecins un peu au courant de l'histoire de leur art se rappellent les ennuyeuses dissertations philosophiques de Pinel, les formidables colères de Broussais ; ils n'ont point oublié les figures honnêtes et correctes de Chomel, de Bouillaud, d'Andral et de Louis. De Laennec, il ne reste rien comme doctrine ; personne ne se souvient de ses polémiques contre Broussais ; et si la découverte de l'auscultation médiate suffit à son illustration, elle ne peut en faire un maître dans la science

Non, ce n'étaient point des maîtres, car si quelques-uns d'entre eux ont laissé des amis, aucun n'a laissé d'élèves. Quant à leurs livres, ils reposent en paix dans la pous-

sière des bibliothèques que nùl ne vient troubler. C'est à peine si les étudiants connaissent leurs noms et j'affirme, toujours en exceptant Laennec, qu'aucun ne les a lus.

Qu'adviendra-t-il de l'école de J.-P. Tessier? La doctrine de l'union substantielle de l'homme, de l'essentialité des maladies et de la séméiotique qui en découle directement, de la thérapeutique expérimentale et positive est-elle destinée à durer des siècles comme l'hippocratisme, ou doit-elle être entraînée dans les tourbillons de la médecine nouvelle?

Nous devons espérer la durée d'une doctrine qui est nôtre, mais en dehors de ce sentiment naturel nous avons de fortes raisons pour croire à la durée de notre école.

De ces raisons, nous en retenons deux : la première, c'est que nos doctrines ont leurs racines dans la tradition; elle se réclament d'Hippocrate et d'Aristote et cette ancienneté est une condition de durée.

La seconde raison, c'est que les découvertes nouvelles sont reconnues fausses quand elles sont contradictoires à nos doctrines et, dans les autres cas, elles s'encadrent parfaitement et emboitent le pas avec notre enseignement.

Il y a quelques années, l'école microbienne enseignait que le microbe était la cause prochaine de la maladie, que les maladies étaient de cause externe. Cet enseignement, nous ne pouvions l'accepter; on n'a pas tardé à démontrer sa fausseté. Pour Charrin, le microbe loin d'être une cause prochaine n'est qu'une cause banale. Pour Bouchard, la thérapeutique étiologique est devenue une erreur.

Quant aux conséquences thérapeutiques nées de la bactériologie, elles se réclament toutes de la loi de simili-

tude, et la sérumthérapie n'est qu'une application de la thérapeutique de Hahnemann.

J'ajoute que les doctrines que nous allons vous exposer appartiennent à la tradition philosophique et médicale; elles sont le patrimoine de tous; le mérite de J.-P. Tessier est de les avoir coordonnées et définies; et c'est parce que ces conférences ne sont que le développement de l'enseignement de J.-P. Tessier que je les dédie à sa mémoire.

Ces conférences ont été sténographiées et nous y avons fait très peu de corrections afin de laisser à cette exposition la forme et l'allure de conférences.

Dr P. Jousset.

PREMIÈRE CONFÉRENCE.

De la nature de l'homme et de la maladie.

Mesdames, Messieurs, avant de commencer ces conférences, je crois devoir justifier le titre que je leur ai donné : « *Essai d'une doctrine spiritualiste en médecine.* » Malheureusement, pour un grand nombre de personnes et même de médecins, ce titre reste incompris. Beaucoup se demandent à quoi servent les doctrines et quelle est la nécessité d'une solution philosophique pour apprendre à traiter les maladies. Ils ne réfléchissent pas que, si la doctrine philosophique n'a pas d'action immédiate sur le traitement des maladies, elle en a une considérable sur ce qu'on appelle la médecine générale et, comme la médecine pratique n'est que la dépendance et la suite de la médecine générale, il en résulte que la nécessité d'une doctrine s'impose par cela même. Du reste, l'histoire de la médecine le démontre ; de tout temps, les doctrines philosophiques ont dominé, gouverné les doctrines médicales. La médecine grecque s'est inspirée de Pythagore, d'Aristote et de Platon; au moyen âge, la médecine constituait une faculté dans l'Université : elle était donc directement sous l'inspiration des doctrines philosophiques de la scholastique. Au moment de ce qu'on a appelé la Renaissance, la médecine s'est émancipée des enseignements de l'Eglise. Une partie a tourné au spiritualisme, mais à un spiritualisme bâtard qui néglige le corps,

et ne s'occupe que de l'esprit. La plus grande partie est tombée dans le matérialisme. Aujourd'hui c'est le matérialisme qui domine, c'est le matérialisme qui règne, c'est le matérialisme qui enseigne. Pour l'école de Paris, la théorie cellulaire voilà l'Evangile, et Darwin voilà le prophète. Eh bien, je crois que, dans une situation pareille, non seulement c'est une chose utile, mais c'est un devoir d'intervenir.

Il se présentera à votre esprit, je n'en doute pas, une objection : « Mais il y a beaucoup de médecins, dans les hôpitaux, et même à la Faculté, qui non seulement sont spiritualistes, mais encore chrétiens ; puis nous avons nos écoles libres qui ont été fondées précisément sous l'influence du catholicisme ». J'en conviens. Eh bien toutes ces forces sont perdues. Ces médecins ne font rien parce qu'ils ne peuvent rien faire. D'une part, les écoles libres sont obligées d'envoyer leurs élèves passer les examens devant la Faculté de l'État, et d'en subir les programmes ; d'autre part, les médecins qui devraient être spiritualistes, et qui le sont, en effet, en dehors de la médecine, trouvent, par une inconséquence incroyable, moyen de réunir ensemble non seulement le spiritualisme, mais le christianisme, avec les doctrines médicales les plus matérialistes ; ainsi ils sont catholiques et, en même temps, ils sont organiciens, ils sont pour la doctrine cellulaire ; d'autres appartiennent à cette école spiritualiste qui admet une âme intellectuelle et un principe vital, doctrine fausse et incapable de réfuter le matérialisme ; en sorte que, quoiqu'il y ait, dans le corps médical, un élément que je respecte, auquel je rends justice, cet élément est inutile, parce qu'il ne possède ni une méthode ni une doctrine.

Maintenant je dois vous dire sur quelle autorité j'appuie mon enseignement car, personnellement, je n'ai aucune

autorité. Je pourrais dire avec autant de raison que Piron : « Je ne suis rien, pas même académicien » et je ne le serai jamais. (*Rires.*)

Cependant il est bon quand on fait un enseignement, surtout un enseignement qui n'est pas dans le courant, au contraire, remarquez-le bien, il est bon de s'appuyer sur quelque chose. Eh bien, nous avons des ancêtres dans notre doctrine. Nous remontons à Aristote. C'est bien loin, mais nous avons plus près de nous l'école thomiste, saint Thomas d'Aquin. C'est sur cet enseignement que nous appuyons nos doctrines. Enfin de nos jours, Jean-Paul Tessier, médecin des hôpitaux, ami des Dominicains, en rapports constants avec eux, inspiré de leur esprit, assit la doctrine médicale sur les enseignements thomistes, et constitua la médecine générale en donnant la définition de l'homme, la définition de la maladie, la définition de la cause et la définition de la thérapeutique. Ce sont ces quatre définitions qui constituent la médecine générale, et justifient notre prétention d'être *une école.*

Ce cours se divisera naturellement en quatre chapitres. Aujourd'hui, je me propose d'exposer devant vous la question de la *nature de l'homme* et celle de la *maladie*, et, lundi prochain, nous traiterons de la *cause* et de la *thérapeutique.*

I. — DE LA NATURE DE L'HOMME

Chez les spiritualistes, il y a deux écoles sur la nature de l'homme; il y a donc deux solutions comme je vous le faisais pressentir tout à l'heure : il y a l'école de l'union accidentelle de l'âme avec le corps, l'école de Platon qui enseigne que l'âme est unie au corps comme le nautonnier est uni à sa barque ou comme le cavalier est uni à son cheval : c'est une union accidentelle; puis il y a l'école d'Aristote, développée et reprise par saint Thomas d'Aquin, qui considère l'union de l'âme avec le corps comme une union substantielle. C'est là notre doctrine. Je vais m'efforcer de rendre claires ces questions si ardues et auxquelles nous sommes si peu habitués, et je vous demande toute votre attention.

Qu'est-ce que nous entendons par l'union substantielle de l'âme et du corps? Dans cette doctrine, l'âme saisit la matière, la transforme, la modèle et s'unit de telle sorte avec elle qu'il n'y a plus ni un esprit pur ni un corps sujet aux lois de la physique et de la chimie, mais une substance nouvelle : l'*homme*. Et c'est là ce qui constitue l'unité substantielle, parce que des deux substances unies, il n'en reste plus qu'une : l'homme. En un mot, pour me faire comprendre un peu plus, je ne dirai pas que nous sommes ou des animistes ou des matérialistes, nous sommes des *homistes*, si on peut ainsi s'exprimer. Nous croyons que l'homme est constitué par l'union intime, par l'incarnation (ce mot exprime mieux ma pensée) l'incarnation de l'âme dans le corps, et cette

pénétration est si intime et si complète que le corps est élevé au-dessus de sa nature propre, par cette union; il résulte encore de cette union substantielle que l'âme est présente à toutes les parties du corps. Cela nous fait sourire quand on nous parle du siège de l'âme. On a pourtant parlé de cela parmi les spiritualistes. Il y en a même qui ont mis l'âme dans la glande pinéale ! L'âme ne peut pas avoir de siège, puisque c'est l'âme qui *informe* le corps, qui préside à toutes ses fonctions; elle est présente à tout et partout. L'âme a des facultés triples : elle préside à la vie végétative, c'est-à-dire à la nutrition ; à l'accroissement et aux sécrétions; elle préside à la vie animale, c'est-à-dire à la contractilité, à la sensibilité, à la vie des sens; enfin elle préside à la vie intellectuelle : et pourtant il n'y a pas trois âmes, il n'y en a qu'une ; il n'y a qu'une âme unie à un corps, et unie de telle manière qu'il n'y a plus qu'une seule substance : l'homme. Voilà, autant que je puis l'expliquer, la doctrine sur la nature de l'homme. Ainsi, aussitôt que l'âme a saisi la cellule, la cellule première qu'on appelle l'ovule, pour faire l'homme, l'homme existe.

Ici je veux ouvrir une parenthèse. Notre doctrine, enseigne qu'il faut respecter même l'embryon. Aujourd'hui, on ne respecte ni le fœtus, ni l'enfant..., on doit respecter même l'embryon. L'embryon est déjà un homme.

L'âme prend donc l'ovule à sa naissance, elle préside à l'accroissement, au développement du corps, et la mort s'explique par la séparation de l'âme et du corps.

Quand le principe animateur, quand l'âme se sépare, qu'est-ce qu'il arrive du corps? Le corps retourne aux éléments inorganiques.

Il y a un exemple dont on se sert souvent et que je vais vous répéter pour vous faire comprendre encore un

peu plus ce que je viens de vous dire : si on met de l'oxygène et de l'hydrogène, en proportions déterminées, dans une éprouvette et qu'on fasse passer une étincelle électrique, ces deux gaz se combinent et il se forme de l'eau. Eh bien, vous avez là un exemple (ce n'est pas une preuve, ce n'est pas une démonstration, c'est un exemple pour faire comprendre) vous avez là un exemple d'une combinaison intime, d'un nouveau produit, d'une nouvelle substance qui n'a plus aucune des propriétés des deux autres : ce corps n'est pas gazeux : c'est de l'eau ; il ne fait pas brûler comme l'oxygène fait brûler ; il ne brûle pas lui-même comme l'hydrogène ; c'est de l'eau, c'est un nouveau corps. Que vous le fassiez chauffer, il se vaporisera, ce sera encore de l'eau ; que vous le fassiez glacer, il deviendra un corps solide, ce sera encore de l'eau, et si vous le décomposez par un procédé chimique, vous retrouvez l'oxygène et l'hydrogène. C'est un exemple qui a été donné pour faire comprendre l'union de l'âme et du corps.

Mais il y a une autre comparaison que je ne veux pas oublier. Elle vient d'Aristote. Elle est très nette. Cette comparaison, c'est celle du statuaire et de la statue. Le statuaire a une idée : c'est là l'âme ; il a l'idée d'un dieu, par exemple ; pour représenter cette idée, il prend de la cire, ou il prend de l'or, ou il prend du marbre, ou il prend du bois ; et il s'empare de cette substance matérielle, de ce corps, il le modèle, il le sculpte, il incarne son idée dans cette matière. Et alors ce n'est plus du bois, ce n'est plus de l'or, c'est une statue, c'est quelquefois une œuvre d'art. Voilà comment l'idée du statuaire a pénétré, a *animé* le corps matériel, est devenue sa *forme* comme disait la scholastique.

Eh bien, c'est de la même manière que l'âme pénètre et anime la substance matérielle dont elle fait le corps

de l'homme. Seulement il y a une différence : c'est que l'âme est beaucoup plus puissante que le statuaire; le statuaire qui prend de l'or, ou du bois, ou du marbre, ne les transforme pas, il leur donne une nouvelle forme, une forme qui exprime son idée, une forme qui constitue la statue, mais la matière même reste ce qu'elle était : or, bois ou marbre, tandis que l'âme transforme les substances inorganiques en substances vivantes.

Il y a encore une comparaison qui me vient naturellement à l'esprit et qui est peut-être encore plus propre à faire comprendre l'union de l'âme et du corps : c'est le langage.

Qu'est-ce que c'est que le langage écrit ou parlé ? Je définis le langage l'*incarnation d'une idée dans un signe*, dans un son si c'est la parole, dans un signe si c'est l'écriture ; et c'est exactement l'image de l'incarnation de l'âme dans le corps. Ainsi, une substance évidemment intellectuelle, une pensée, une idée, s'unit à quelque chose qui est incontestablement matériel comme un signe ou un son, et cette union est tellement définitive, le signe est tellement lié inséparablement à l'idée qu'il est impossible de les séparer. On ne peut penser sans un signe, et, si vous essayez en vous-mêmes, sans parler, sans écrire, de suivre un raisonnement, ce raisonnement, vous le parlez, vous l'écrivez en vous-mêmes; et je vous défie d'avoir une pensée qui ne soit pas représentée par un signe, tant, dans la vie de ce monde, l'union du signe et de l'idée est inséparable. Cela est tellement incontestable qu'on pense dans la langue que l'on parle et qu'on n'arrive à bien parler une langue que lorsqu'on peut penser dans cette langue. Du reste, cette affirmation est tellement vraie que les signes et les idées sont proportionnels. Ainsi, chez les peuples qui sont tombés dans la barbarie, dans l'état sauvage, la langue est pauvre, et la langue est pauvre parce qu'ils

possèdent peu d'idées; ces peuples ne possèdent plus qu'un certain nombre d'idées générales, eh bien, ils n'ont qu'un petit nombre de mots.

Le sourd et muet, jusqu'au moment où on lui a appris à parler par signes ou par la parole, n'a qu'un nombre d'idées très restreintes. Un sourd et muet qui n'a pas été élevé est une espèce de brute, un homme sauvage, dangereux, qui n'a aucune espèce d'idées. Il n'a d'idées qu'à la condition d'avoir le signe. Donc la pensée est unie à son signe d'une manière tellement inséparable que l'une ne peut exister sans l'autre.

S'il est vrai que l'homme résulte de l'union substantielle de l'âme et du corps, s'il est vrai qu'il n'y a plus qu'une substance qui est celle de l'homme, la méthode expérimentale, celle à laquelle toujours, par instinct, les médecins reviennent, nous démontrera la vérité ou la fausseté de cette doctrine.

Au moyen âge, la scholastique a exprimé cette idée par une phrase aussi courte qu'elle est claire : «*Passiones et actiones sunt compositi* », c'est-à-dire que les actes comme les souffrances sont du composé ; ils ne sont ni du corps ni de l'âme, ils sont du composé ; et ce composé c'est l'homme. Eh bien, voyons ce que l'expérience nous enseigne sur ce point. Essayons d'abord de trouver un phénomène psychique existant en dehors d'un phénomène matériel ? Vous avez vu tout à l'heure, par l'exemple du langage, que ce n'est pas possible ; que la pensée elle-même est toujours unie à un signe matériel. J'ajoute qu'il est d'observation vulgaire que le fonctionnement de la pensée est absolument lié à l'état du cerveau, qu'il suffit d'une dégradation dans certaines régions cérébrales pour que la pensée s'obscurcisse et s'éteigne. Moins que cela, il suffit d'une souffrance, il suffit d'une mauvaise digestion

pour empêcher les facultés intellectuelles de se développer à leur ordinaire, non pas pour les abolir, mais pour les diminuer et les suspendre. Il suffit de l'influence du temps, quelquefois d'un orage, de toute espèce de choses. Nous sommes dans la partie intelligente, dans la partie supérieure, nous sommes soumis à toutes ces influences-là, parce que nous ne sommes pas un esprit, nous sommes un *homme*.

Quant aux phénomènes purement corporels, il semble plus facile de les isoler, et cela n'est pas. Vous connaissez tous les influences du travail intellectuel, du surmenage sur le corps ; mais il y a des expériences physiologiques qui, on le dirait, ont été faites exprès pour nous. Il n'y a pas encore longtemps, il y a quelques mois, on les communiquait à l'Institut. Si on se livre à un travail de tête assidu, si on s'occupe à résoudre, par exemple, un problème de mathématiques ou de philosophie, pendant un certain temps, la pression sanguine vasculaire est changée, la composition des urines est changée (1) ; en sorte que, si vous enfermez deux hommes dans un cabinet, dont l'un travaillera et l'autre ne travaillera pas, rien que par l'examen de ses urines vous connaîtrez celui qui a travaillé. Vous voyez là l'influence incontestable du travail intellectuel sur le corps et, par conséquent, la preuve

(1) Le travail de la pensée, cet acte purement intellectuel, produit, comme l'exercice physique, des troubles de la circulation. Ces effets sont bien différents, suivant que le travail intellectuel est modéré ou intense, court ou long. Il y a d'abord une phase d'excitation caractérisée par une accélération du cœur et de la respiration, et une vaso-constriction réflexe. Puis survient la phase de dépression caractérisée par le ralentissement du cœur et de la respiration, et surtout par une dépression de la pulsation capillaire. (A. Binet et J. Courtier. Communication à l'Académie des sciences, Séance du 28 septembre 1896.)

de cette union intime qui fait qu'on ne peut pas toucher à l'un sans toucher à l'autre.

Il en est comme cela dans tous les actes de la vie. Dans la prière, qu'est-ce qui prie ? Il est certain que l'âme prie, que l'intelligence formule les pensées, les désirs, mais est-ce que le corps ne prie pas ? Et qu'est-ce que c'est que l'attitude, les gestes, les larmes, quelquefois le cri ? Ce n'est pas l'âme qui pousse le cri, ce n'est pas le corps qui prie, c'est l'*homme*.

Il en est comme cela pour tout. Je lisais, dans un poète, la description d'un guerrier qui s'élance au sein de la mêlée comme on s'asseoit dans un festin ; il décrit les coups foudroyants qu'il porte à droite et à gauche, et il ajoute : « Il semblait que son âme tout entière était passée dans son bras. » Non, il n'y avait ni âme, ni bras : il y avait un homme, il y avait un héros tout simplement. C'est l'homme qui prie, c'est l'homme qui combat, souffre, pleure. C'est toujours l'homme ; ce n'est jamais ni l'âme ni le corps.

Passiones sunt compositi. Dans les maladies c'est l'homme tout entier qui souffre et non le corps ou l'âme. Dans un temps, il y eut des aliénistes qui voulurent faire de l'aliénation une maladie de l'âme. Eh bien, il y avait quelque chose de vrai ; car il y a des symptômes psychiques, il y a des symptômes de l'intelligence, comme il y a des symptômes de la digestion, comme il y a des symptômes du cœur ; mais il n'y a pas de maladies de l'âme, et la preuve c'est que ces symptômes psychiques, on est peu à peu arrivé à découvrir leur lésion. Ils sont liés à l'existence de la maladie.

Cette doctrine que je viens de vous exposer sur la nature de l'homme s'applique à tous les êtres vivants. J'ai

commencé par l'homme, parce que cela me semblait plus clair, plus net, peut-être aurais-je dû commencer par le brin d'herbe. Chez tous les êtres vivants, l'existence est due à l'union d'un principe animateur avec une substance matérielle. Prenons le règne végétal, ce règne qui est le plus humble de tous et qui est le plus indispensable : car sans le règne végétal, les animaux ne pourraient pas vivre. En effet, que fait le règne végétal ? Il transforme en une substance vivante représentée par de l'eau, par de l'albumine, par de la graisse, par du sucre ; il transforme quoi ? des corps absolument inorganiques comme l'oxygène et l'hydrogène, le carbone, l'azote, le fer, le phosphore, le sodium, et j'en oublie, une douzaine de substances inorganiques qui sont transformées par le principe animateur en une substance vivante ; entendez-bien, c'est le végétal qui fait la vie sur la terre, qui, avec les substances inorganiques qu'il transforme, crée des magasins considérables de substances vivantes.

Vous me direz peut-être que les animaux peuvent absorber du sodium, du fer, du phosphate de chaux. C'est vrai ; cela leur est même nécessaire pour certaines fonctions ; mais ils ne s'en nourrissent pas, et s'ils n'avaient que cela pour vivre, ils mourraient. Donc le règne végétal a pour but de transformer les corps inorganiques en substance vivante, tandis que les animaux s'emparent de la substance végétale, de la substance vivante créée par les végétaux pour créer la substance animale. Il y a là un phénomène assez intéressant que les savants ont appelé la *circulation de la matière*. Pourquoi ce terme de circulation ? C'est que les végétaux prennent les corps inorganiques pour les transformer en substance vivante, en substance organisée, et que les animaux décomposent cette substance pour la rejeter à l'état de substance inorganique ; ce qui fait le cercle, ce qui fait la circulation de la matière, ce

qui prouve que tout est bien organisé et bien ordonné dans le monde.

Résumons ce que nous avons dit sur les êtres vivants et voyons quels sont les caractères qui leur sont propres. Nous aurons besoin de ces connaissances tout à l'heure pour répondre aux arguments des matérialistes.

Tous les êtres vivants, depuis le brin d'herbe jusqu'au chêne, depuis la monère jusqu'à l'homme, tous les êtres vivants ont les caractères suivants : d'abord, ils naissent (c'est quelque chose, les cailloux ne naissent pas), ils naissent, ils respirent, c'est-à-dire ils échangent l'acide carbonique contre de l'oxygène ; ils exhalent l'acide carbonique et ils absorbent l'oxygène. Il ne faut pas vous laisser arrêter par cette difficulté : les plantes vertes, à la grande lumière, font le contraire, c'est-à-dire exhalent l'oxygène et absorbent l'acide carbonique ; mais ce n'est pas pour respirer qu'elles font cela, c'est pour se nourrir. Et, quand elles respirent à l'ombre, la nuit, quand elles respirent véritablement, elles exhalent l'acide carbonique comme les animaux.

L'être vivant se nourrit, c'est-à dire qu'il transforme en sa propre substance les objets qui l'entourent et qu'il absorbe : la nutrition est une transformation.

Il se reproduit, soit par la formation de bourgeons, soit par scissiparité, par des divisions successives, soit par ovulation. Il meurt, c'est-à-dire que le principe animateur se sépare, et les éléments du corps qui vient de mourir retournent au monde inorganique.

Il y a une autre propriété qu'on n'indique pas habituellement dans les propriétés des êtres vivants et sur laquelle je veux insister. J'en ai passé d'autres, parce que je les trouve peu importantes, mais celle dont je vous parle, je la trouve la plus essentielle de toutes : c'est la pro-

priété qu'ont tous les êtres vivants d'être soumis à la loi de l'espèce ; depuis le brin d'herbe jusqu'au chêne, depuis l'animal le plus infime jusqu'à l'homme, tous sont soumis à la loi de l'espèce ; tous sont distincts, aucun ne peut se transformer en un autre, quoi qu'en aient dit les *évolutionnistes*. Ainsi, autre est la chair du lion, autre est la chair du bœuf, autre est la chair du poisson. De même le bois de chêne, ses feuilles, ses racines diffèrent du bois, des feuilles et des racines des autres arbres. Sans doute, il y a des analogies entre les espèces, mais il y a une démarcation absolue. Non seulement ces êtres sont distincts et constituent des espèces, mais ces espèces sont soumises à deux lois : premièrement, elles sont identiques dans le temps et dans l'espace ; secondement, les êtres de même espèce sont féconds entre eux et donnent naissance à des êtres également féconds.

Les espèces sont identiques dans le temps et dans l'espace. Ainsi les graines de plantes qu'on retrouve dans les cités lacustres et dans les tombeaux des Pharaons sont les mêmes que nous possédons aujourd'hui ; les ibis sculptés sur les obélisques vivent encore en Egypte.

Les êtres vivants de la même espèce peuvent seuls donner naissance à des produits féconds et cette loi qui a quelque chose de divin « quid divinum » assure la perpétuité et l'immutabilité de l'espèce.

On a essayé de battre en brèche cette doctrine de toutes manières, et par les théories et par les faits. Ne vous laissez pas prendre à l'exagération, pour ne pas dire autrement, de savants qui sont nos adversaires. Ces savants ont fait des mulets ; mais ou bien ces mulets sont restés inféconds, ou bien, si étant féconds on les a abandonnés à eux-mêmes, ils sont retournés à l'espèce primitive. Par conséquent, les hommes ont pu faire des *êtres accidentels*, entendez-moi bien, mais ils n'ont jamais pu faire une

espèce, parce qu'il n'y a que Dieu qui le peut. C'est de la durée de l'espèce et de sa conservation que dépend la conservation de l'ordre et de l'harmonie dans la nature.

Maintenant arrivons aux objections matérialistes. Je ne parlerai pas des anciens matérialistes ; je ne vous ferai pas l'histoire des doctrines. Je parlerai des matérialistes de l'heure actuelle. Leurs systèmes se résument dans une doctrine : la *théorie cellulaire*. C'est là l'Evangile ; c'est Wirchow qui en est le grand prêtre, mais Raspail a été son précurseur, je vous en reparlerai tout à l'heure.

Dans la théorie cellulaire, on enseigne que tous les corps vivants sont composés de cellules ; une cellule est elle-même composée d'un ou de plusieurs noyaux, d'une matière cellulaire qu'on appelle protoplasma et d'une enveloppe. Cette cellule a tous les caractères de l'être vivant, tous ceux que je vous ai énumérés tout à l'heure ; elle se nourrit, elle respire, elle se propage par scissiparité ; elle constitue un petit centre vital. Mais, dit Wirchow (et je vais citer textuellement ici) : « *La cellule n'a ni esprit recteur, ni archée, ni âme qui la gouverne ; elle ne relève que d'elle-même.* » Cependant, comme il fallait quelque chose pour faire marcher tout cela, Wirchow a accepté la vieille théorie de l'*irritabilité* qui avait été déjà formulée par Broussais. Pour lui, c'est l'irritabilité qui fait fonctionner toutes les cellules, irritabilité de fonctions, de nutrition, de formation. Entre parenthèse, cette théorie est fort obscure,parce que les trois irritabilités que Wirchow attribue à la cellule et qu'il prétend être différentes sont identiques et peuvent être ramenées à une seule, la nutrition ; mais ce n'est pas là-dessus que je veux faire porter la discussion. Wirchow ajoute : les cellules se groupent comme les états fédératifs et constituent ainsi tous les êtres vivants. Quant à l'origine de la cellule, ah ! c'est

bien simple, la cellule vient de la cellule : « *Cellula e cellula.* »

Eh bien, qu'est-ce qu'il y a à objecter à cette théorie ? Deux choses : d'abord que la théorie cellulaire n'explique pas du tout la différence des êtres. L'irritabilité, c'est très bien ; est-elle la même dans toutes les cellules ou est-elle différente ? Si elle est la même, il n'y a pas de raison pour qu'il y ait plusieurs corps vivants différents, il ne devrait y en avoir qu'un. Si elle est différente, il fallait nous le dire. C'est ce qu'on n'a jamais fait ; il fallait nous dire aussi en quoi consistait cette différence. Quant à la comparaison de l'organisation avec la république fédérative, c'est bon pour les naïfs. Les républiques fédératives ont un lien, elles ont une raison d'être, elles ont un intérêt. Des Etats ne se mettent pas en république fédérative sans qu'ils soient conduits, guidés par quelque chose. Je dis donc que cette théorie de Wirchow pèche en un premier point, parce qu'elle n'explique pas du tout pourquoi les êtres sont différents. Elle ne nous explique pas surtout pourquoi ils sont d'espèces différentes, comme je disais tout à l'heure. Quant à moi, j'aimerais mieux croire qu'une statue comme celle d'Apollon soit sortie des hasards d'une cristallisation que de croire que le monde vivant que je viens de vous décrire, avec toutes ses variétés et sa hiérarchie admirable, soit sorti du hasard de cellules qui se sont accrochées ensemble, comme autrefois les atomes ! Et quand Raspail dans ses cours à l'école pratique, exposant bien avant Wirchow la théorie cellulaire, s'écriait : « Archimède demandait un levier et un point d'appui pour soulever le monde, et moi je vous dis donnez-moi une cellule et je vous rendrai le monde ? »

Non, Monsieur le professeur, vous ne nous auriez pas rendu le monde, vous ne nous auriez rendu qu'une cel-

lule, parce qu'avec la cellule il faut un principe animateur qui la gouverne et qui fait les êtres chacun *suivant son espèce.*

Maintenant, l'autre point, l'origine de la cellule, est encore plus important. « *Cellula e cellula!* » voilà tout! et cherchez dans Wirchow, partout, vous ne trouverez pas autre chose. Il s'en moque bien! Si vous n'êtes pas contents, allez ailleurs! C'est le mépris de la vérité. Nous ne pouvons pourtant pas répéter que la cellule vient de la cellule, comme le petit enfant dit que l'œuf vient de la poule et que la poule vient de l'œuf, sans penser qu'il y a, au commencement de tout cela, *le moteur immobile* et une poule qui n'est pas venue d'un œuf.

Mais je ne veux pas prendre la question par ce côté-là, je veux la prendre par le côté expérimental, si vous voulez me le permettre.

Supposons que vous preniez un vase, que vous le fermiez hermétiquement avec un bouchon de ouate, que vous le mettiez dans un autoclave à un degré de chaleur convenable et pendant un temps suffisant, ce vase sera stérilisé; et maintenant, vous pourrez le garder pendant des centaines de mille ans, et qu'est-ce qui poussera dedans? Rien, absolument rien. C'est ce que la science a démontré surabondamment, depuis les travaux de Pasteur. Cela n'est pas contestable. Pourquoi ai-je pris cet exemple? C'est qu'il y a eu un moment où la terre était absolument stérilisée, et c'est Hoeckel, le grand prêtre du matérialisme, qui l'a dit lui-même. « La terre a été en fusion pendant des centaines d'années, elle a donc été à l'état de stérilisation complète. » Or, il y a des êtres, à présent. Il faut donc, si on est décidé à rejeter la création, admettre ou la génération spontanée, ou admettre que la première molécule vivante vient d'un cristal.

La génération spontanée, Hoeckel comprend que c'est une absurdité et, comme ce n'est pas un ignorant, comme c'est un homme au courant, il dit : « C'est vrai, la génération spontanée n'est pas possible aujourd'hui, mais, dans ce temps-là, qui sait? » (*Rires.*) Nous n'y étions pas, mais nous savons que les lois de la chimie et de la physique ne varient jamais, et que ce qui est vrai maintenant, l'était au commencement. Par conséquent, il faut renoncer à la génération spontanée.

Trouverons-nous une ressource dans la métamorphose du cristal inorganique en une molécule vivante? D'abord personne n'a jamais vu ce phénomène. Je m'étonne que ces savants qui s'appellent des *monistiques* (c'est-à-dire qui n'admettent qu'une espèce de corps), n'aient pas pu le démontrer. Bichat avait dit, dans un magnifique langage : Il y a deux classes d'êtres, deux classes de lois, deux classes de sciences; les êtres sont vivants ou inorganiques, les sciences physiologiques ou chimiques, voilà la vérité.

La réfutation de l'opinion des monistiques, je vous l'ai faite d'avance en vous donnant les caractères de tous les êtres vivants : ils se nourrissent... est-ce que les cristaux se nourrissent? Ils peuvent grossir plus ou moins... Mais ils grossissent en agglomérant avec leur propre substance d'autres substances pareilles à la leur; mais il ne transforment pas et précisément la nutrition consiste à transformer... Est-ce qu'il respirent, les cristaux? est-ce que vous pourriez asphyxier un cristal avec de l'oxyde de carbone? Est-ce que vous les verrez périr d'inanition? Est-ce qu'ils se multiplient? Si les diamants se multipliaient, ce serait commode! (*Rires.*)

Je crois donc qu'il n'y a pas à hésiter pour condamner absolument la doctrine cellulaire, d'une part parce qu'elle n'explique en aucune façon l'ordre magnifique que nous

voyons régner dans la nature et, de l'autre, parce qu'elle ne peut pas expliquer l'origine de la cellule. Elle est obligée de choisir entre deux absurdités : ou bien qu'à un certain moment la génération spontanée a pu exister, ce qui est impossible, ce qui est faux; ou bien qu'un cristal s'est transformé en un être vivant. Non, il n'y a que la doctrine qui croit et qui enseigne que tout le monde vivant est mené par un principe animateur, qui peut rendre compte des phénomènes qu'on y observe. Cet ordre et cette hiérarchie si magnifique des êtres ont été exprimés autrefois par saint Denis, dans un langage que je vous demande la permission de traduire et qui rendra mieux ma pensée.

« Dans l'ordre naturel, dit-il, les êtres sont échelonnés, de telle sorte que l'on remonte de l'un à l'autre par une suite d'anneaux ininterrompue et que ce qu'il y a de plus parfait dans l'être inférieur confine à ce qui est le plus imparfait dans le supérieur, et chaque être contient, outre ses attributs propres, ceux des êtres inférieurs. »

Voilà, messieurs, ce qui exprime parfaitement ce que l'observation nous enseigne sur l'histoire des êtres vivants, et c'est aussi la doctrine que nous vous avons exposée.

II. DE LA MALADIE

Nous passons à l'étude de la maladie. Qu'est-ce que la maladie? Est-ce un combat de l'organisme contre un principe mauvais qui s'est introduit dans cet organisme? Est-ce une fonction qui a pour but de chasser les humeurs malfaisantes? Est-ce une lésion qui développe les symptômes autour d'elle? Est-ce un être? N'est-ce pas plutôt un empoisonnement par les toxines, comme l'enseigne aujourd'hui l'opinion la plus répandue? Qui le sait, et qui le saura jamais? Si j'avais voulu, j'aurais apporté ici plus de cent définitions de la maladie, toutes contradictoires, et dont aucune n'a jamais pu réunir l'universalité des médecins pendant quelques années. Qu'est-ce donc qu'une science qui ne peut pas définir son objet?

Il faut procéder autrement. Il ne faut pas vouloir définir la maladie par sa nature inconnue, il faut la définir par ses phénomènes. On doit d'abord emprunter à la philosophie générale une idée de la maladie. La maladie, c'est un mal. Qu'est-ce que le mal? Le mal c'est une négation, c'est une absence. Par conséquent, on ne peut pas dire que la maladie soit un être. C'est donc un état, et voilà le premier mot de notre définition: la maladie est *un état*... un état de quoi? Je ne dirai pas un état du corps, après ce que nous avons enseigné tout à l'heure sur la nature de l'homme: c'est un état de l'*être vivant*. Eh bien, si vous entrez dans une salle d'hôpital, vous voyez qu'il y a, au milieu de toutes les souffrances, des maladies, des états déterminés; que ces états ont un nom et un nombre. En effet, il

n'y a pas 5 ou 600 maladies, il y en a peut-être 125 ou 130, je ne les ai pas comptées. Il y a donc des états définis qui sont en nombre défini et qui ont un nom, si bien que, quand je dis variole, scarlatine, choléra, tous les médecins savent ce que cela veut dire; comme quand je dis : chêne, roseau, blé, tous les botanistes savent ce que je veux dire. Il y a donc réellement des états définis dont l'homme souffre. C'est ce qui constitue les maladies. Maintenant, voici une autre considération sur laquelle j'appelle toute votre attention; c'est que, quand on étudie ces états définis, on ne tarde pas s'apercevoir qu'ils ont les caractères de l'*espèce*; je vous ai énuméré, tout à l'heure, les caractères de l'espèce. Eh bien, les maladies qui ne sont que des états, qui ne sont pas des êtres, ont les caractères de l'espèce. C'est peut-être un mystère, mais enfin cela est : elles ont les caractères de l'espèce. D'abord elles sont irréductibles; jamais une variole ne devient une scarlatine; jamais un cancer ne devient une tuberculose. L'espèce imprime à toutes les parties de l'animal un caractère particulier, en sorte que l'ongle du lion n'est pas l'ongle des autres animaux. Eh bien, ces maladies dont je vous parle, impriment à leurs symptômes et à leurs lésions des caractères déterminés. C'est tellement connu, tellement vrai, tellement accepté, que c'est sur le caractère imprimé par la maladie aux symptômes et aux lésions que sont fondées deux parties de l'art : le diagnostic et le pronostic. Enfin, comme les animaux, comme les espèces vivantes, les maladies sont identiques dans le temps et dans l'espace. Ainsi, nous retrouvons dans Hippocrate des maladies qui sont parfaitement connues aujourd'hui, comme le choléra, la fièvre typhoïde. Elles ne s'appellent pas ainsi, mais on les reconnaît; de même, la fièvre intermittente, les oreillons. Quant à l'espace, nous savons très bien que, quand le choléra sévit en Amé-

rique, ou dans l'Inde, ou en Europe, c'est toujours la même maladie; la fièvre intermittente est la même partout; les maladies sont les mêmes partout et dans tous les temps.

Nous avons donc les éléments de notre définition : *la maladie est un état de l'être vivant caractérisé par un ensemble de symptômes et de lésions; soumis à une évolution déterminée; constituant des espèces morbides.* Et j'ajoute, pour être tout à fait exact, que ce sont des espèces par analogie et non des espèces véritables.

Nous voilà donc en possession de la définition de la maladie, et nous avons tout ce que nous pouvons connaître sur la nature de la maladie. Ainsi la maladie : c'est un état de l'être vivant, qui a le caractère de l'espèce. Sans cela, il n'y aurait pas de médecine possible : partout où il n'y a pas espèce, il y a confusion. En chimie même il y a aussi des espèces, les corps simples. Maintenant il faut répondre à quelques objections.

D'abord les *spécificiens*. Ils ne sont pas très nombreux. Leur doctrine n'est pas solidement établie. Ils enseignent que la maladie est un être. Ce n'est pas un être, puisqu'elle n'a pas d'existence indépendante : personne n'a jamais pu prendre une maladie et la mettre dans sa main. La maladie n'ayant pas d'existence indépendante ne peut pas être un être. On dit : « Les microbes sont des êtres. » Oui, on les prend, on les met sur une plaque, dans du bouillon; on les cultive; ce sont des êtres, c'est bien vrai ; mais ce ne sont pas des maladies. Il est donc facile de répondre aux spécificiens.

Quant aux *organiciens*, cela est plus difficile. Ils sont beaucoup plus nombreux et ce sont les alliés naturels des matérialistes. Ils ont toujours été très puissants.

Pour eux, il n'y a pas de maladies, il n'y a que des lésions. Vous comprenez qu'ils suppriment d'un seul coup beaucoup de choses qui sont d'ordre philosophique. Cette doctrine repose sur la confusion de la maladie, de la cause et de la lésion. Il n'y a plus d'espèce morbide, il n'y a plus que des lésions et des symptômes. Je répondrai à cette doctrine d'une manière assez brève et cependant, je crois, assez claire. Prenons une lésion, l'inflammation, prenons un seul tissu, la plèvre; vous avez un seul tissu et une seule lésion. Vous devriez avoir une seule pleurésie et au lieu de cela vous avez la pleurésie des rhumatisants, celle des goutteux, celle des opérés et des femmes en couches, celle des tuberculeux, celle des cancéreux : cinq pleurésies au lieu d'une. Pourquoi cela ? C'est parce que la maladie : goutte, rhumatisme, pyohémie, tuberculose, cancer, gouverne la lésion ; que la lésion est ce que la maladie l'a faite; que par conséquent il est absurde de dire que la lésion est tout puisqu'au contraire elle n'est qu'un produit, un effet de la maladie.

L'idée *maladie* seule peut nous donner l'explication, nous faire comprendre comment, sur un même tissu, les lésions diffèrent, parce que les lésions sont gouvernées par les maladies ; la maladie gouverne sa lésion comme elle gouverne son symptôme, et c'est parce que la maladie gouverne sa lésion que nous avons des pleurésies différentes.

Il y a à répondre encore à une objection qui est plutôt une affaire d'habitude que de raisonnement. On dit très souvent qu'il y a des maladies locales et des maladies générales, on appelle maladies locales, par exemple, un cancer du sein, maladie générale une fièvre typhoïde. Nous répondrons : *Il n'y a point de maladies locales, il n'y a que des maladies localisées.* La solution de cette

difficulté, se trouve dans cette formule, et j'espère vous le faire comprendre. Prenez pour exemple un cancer du sein. Voilà, dites-vous, un type de maladie locale; eh! bien, non, un cancer du sein n'existe que sur une cancéreuse. La preuve, c'est que si vous enlevez ce cancer, il se reproduira sur place ou sur un autre organe, et si vous ne l'enlevez pas, il se multipliera et la malade mourra dans la cachexie. Oui, la femme qui porte un cancer du sein est malade dans toute sa substance. Sa mère était peut-être cancéreuse, sa fille peut le devenir. Le cancer du sein n'est pas une maladie locale, c'est une maladie localisée.

De même pour les phlegmasies locales comme pour la pleurésie. Ce sont des maladies qui se localisent. C'est la tuberculose qui se localise dans la plèvre, c'est la tuberculose qui se localise dans le péritoine.

Il y a une autre objection, un argument, qui est en faveur de l'organicisme. Cet argument consiste à dire que les maladies sont locales avant d'être générales. Dans le laboratoire, oui. Il est bien sûr que, si vous inoculez la tuberculose à un animal, d'abord le tubercule est local pendant un certain temps; il gagne de proche en proche; il arrive aux ganglions, enfin il se généralise; mais ce n'est pas ce qui arrive dans la clinique, ce n'est pas ce qu'on observe dans la marche habituelle des maladies. C'est par des procédés de laboratoire qu'on arrive à avoir des maladies qui sont d'abord locales avant d'être générales. Quant à ce qu'on a voulu dire qu'il y avait des maladies locales avant d'être générales (et je rappelle, à ce propos, la diphtérie), c'est une erreur grossière. Je prends cet exemple parce qu'il a été souvent cité. Il y en a d'autres que je n'ai pas besoin de citer, comme la syphilis. On a dit : La diphtérie est d'abord locale : c'est pourquoi il faut enlever la fausse membrane et la détruire; par cette manœuvre vous empêchez la maladie de se généra-

liser et vous empêchez le croup. C'est une profonde erreur. D'abord, quand les fausses membranes se manifestent, le malade est malade au moins depuis vingt-quatre ou quarante-huit heures. Par conséquent, ce n'est pas la fausse membrane qui le rend malade, c'est la maladie qui produit la fausse membrane. Cette erreur a été déplorable, parce qu'elle a engendré des pratiques barbares. Combien j'ai vu de malheureux enfants à qui on faisait ouvrir la bouche pour leur nettoyer la gorge presque toutes les deux heures, les mettant dans un état de crise et de convulsion avec ces manœuvres inspirées par une doctrine erronée. C'est une pratique insensée et le sérum de Roux a démontré qu'elle tenait à une conception fausse de la maladie, puisque ce sérum modifie la maladie de telle sorte qu'il fait résorber ou excréter les fausses membranes, sans qu'on ait la peine de les détacher.

Messieurs, Mesdames, lundi prochain, nous aurons à faire devant vous l'étude de la cause..., non pas des causes mais de la vraie cause de la maladie, et nous aurons, à ce propos-là, à discuter la doctrine microbienne qui a pris une grande importance dans ces derniers temps et qui a fourni à la médecine une source nouvelle de connaissances positives. (*Applaudissements.*)

DEUXIÈME CONFÉRENCE

De la cause et de la thérapeutique.

Mesdames, Messieurs, dans notre précédente conférence, nous avons défini l'homme. Nous avons dit que l'homme était constitué essentiellement par l'union de l'âme et du corps; que cette union était telle qu'il n'y avait ni une âme purement spirituelle, ni un corps soumis aux seules lois de la physique et de la chimie, mais un être nouveau : l'*homme*. Nous avons dit que les actes et les souffrances n'étaient ni de l'esprit, ni du corps, mais étaient de l'homme tout entier. Ensuite nous avons étudié la maladie; nous avons vu que la maladie n'était point un être ; que la maladie était un mal, était une négation. Nous avons donc considéré la maladie comme un *état*; en examinant ses caractères, nous avons trouvé que cet état avait les caractères de l'espèce, en sorte que nous l'avons considéré comme une espèce par analogie.

III. DE LA CAUSE

Aujourd'hui, nous aborderons, dans notre première partie, la grande question des causes des maladies, question qui a soulevé des discussions dans toute la tradition et qui en soulève encore aujourd'hui. Cependant, si la maladie est un mal, il semble naturel de conclure que l'origine comme la cause de la maladie est absolument la même que l'origine et la cause du mal en général. Aussi, de même qu'il y a des philosophes qui soutiennent que le mal moral n'est point dans notre nature, qu'il est de causes externes, de même il y a des médecins qui soutiennent que la maladie est toujours de cause externe.

Dans la doctrine qui considère le mal moral, comme de causes externes, l'homme serait un être parfait ; et, s'il a tant de vices, tant de défauts, si on constate tant de crimes dans l'humanité, cela tiendrait tout simplement à la société, qui est mal organisée.

La même doctrine se retrouve en médecine et il y a une école qui considère les maladies comme étant toujours de cause externe.

Il y a donc, en médecine, des écoles nombreuses, puissantes qui existent encore aujourd'hui, qui soutiennent que l'homme est un être... parfait (ce serait trop dire) mais un être suffisamment équilibré pour que jamais il n'y ait de maladie spontanée. Non seulement cela s'est soutenu dans la tradition, mais, de nos

jours encore, beaucoup de médecins appartenant à l'école microbienne soutiennent qu'il n'y a jamais de *spontanéité morbide*, en sorte que, si l'homme est malade, la maladie lui vient du dehors. Voici l'exemple qu'ils prennent : quand un microbe pathogène pénètre dans l'économie, s'il parvient à triompher des obstacles que lui apporte l'organisme vivant, il se multiplie, sécrète ses poisons, et la maladie est établie ; donc les maladies viennent du dehors. Cette opinion a été combattue de tout temps; et l'opinion contraire, celle qui professe que la maladie vient de l'homme, a pour elle la tradition, qui a toujours reconnu des *maladies de cause interne*.

Cette dernière opinion, que je vais m'efforcer de défendre aujourd'hui, enseigne que l'homme est un *être malade*; quand il n'est pas malade, en acte, il est malade en puissance. Dans cette doctrine l'homme est un être déséquilibré, il porte en lui le germe des maladies; en un mot, cette sentence : « Morte morieris » est vraie : « Tu mourras de mort, tu seras malade et tu souffriras ». Ce ne sont pas là des arguments scientifiques, je le veux bien, mais ils appartiennent à la tradition et font comprendre parfaitement le caractère de la doctrine que je veux défendre.

Comment ferais-je pour prouver que les maladies sont de cause interne? Comment ferai-je pour démontrer que c'est l'homme, que c'est son organisme déchu qui fait sa maladie? J'interrogerai la méthode expérimentale ; c'est celle à laquelle nous sommes accoutumés, nous médecins. Voici ce que je ferai : je prendrai toutes les catégories de causes externes, je les présenterai devant l'organisme; et, si je trouve qu'aucune de ces causes, si puissante qu'elle soit, n'est capable de produire une maladie par elle-même, j'aurai prouvé que la maladie ne vient pas de cause externe, qu'elle ne vient pas de l'ex-

térieur; qu'elle vient, comme je vous le disais tout à l'heure, d'une disposition de l'organisme, disposition héréditaire et congénitale que nous appelons la *prédisposition définie*; car, dans les sciences, toute doctrine doit conclure à un nom et à une définition.

Les causes qui produisent les maladies peuvent se diviser naturellement en causes traumatiques, causes banales, contagion sans microbe et contagion avec microbe. Je ne connais pas d'autres causes. Or, encore un coup, si nous démontrons qu'aucune de ces causes ne peut produire la maladie par sa seule puissance, nous aurons démontré l'inanité de la théorie qui soutient que les maladies sont de cause externe.

Eh! bien, le *traumatisme*, c'est une chose simple, le traumatisme; c'est une cause qu'on voit; ce n'est pas une cause hypothétique: on la voit, on la mesure. Que produit, dans l'organisme vivant, le traumatisme? Il produit une *lésion* et il la produit à coup sûr, il la produit comme une cause produit son effet. Le traumatisme est bien une cause externe qui produit une lésion, mais la lésion n'est pas une maladie, et je vous prie de vouloir bien faire cette distinction. Supposez un coup de feu qui vient fracasser un organisme : voilà la lésion; elle est en proportion avec la violence de la cause. La cause est bien là véritablement la cause, puisque l'effet lui est proportionnel, et qu'est-ce qui va se passer? Un travail de l'organisme va se faire près de cette lésion, à l'occasion de cette lésion. Mais ce travail de l'organisme n'est plus sous la dépendance de la cause externe, il est spontané et varie avec chaque animal; ce travail de l'organisme, voilà la maladie.

Eh! bien, examinons un peu ce que produisent les lésions chez les différents animaux. Que la même lésion

traumatique soit infligée à un requin, par exemple, à un animal à sang chaud et à l'homme. Le poisson ne souffre pas des suites de sa lésion Si elle ne l'a pas tué du coup, cette lésion suscitera un travail local sans réaction aucune; elle se réparera et l'animal ne s'en ressentira pas. Si c'est un animal à sang chaud, ce sera déjà différent; le travail local qui se fera autour de la lésion, pour réparer la lésion, s'accompagnera d'une réaction générale; il y aura déjà quelque chose de plus. Mais, presque toujours, les animaux, quand une lésion traumatique ne les tue pas sur le coup, guérissent. S'il s'agit de l'homme, c'est autre chose, et je parle de l'homme abandonné à lui-même, je ne parle pas des merveilleuses ressources de l'antisepsie, qui le place un peu dans la situation du poisson, qui empêche les accidents de la lésion, mais de l'homme abandonné à lui-même ou comme il était il y a trente ans. Si vous vous rappelez ce qui se passait dans nos ambulances, pendant la guerre, autant de blessés, autant de morts. Chez l'homme, la réaction est donc une vraie maladie qui présente des différences individuelles considérables; la même blessure passera presque inaperçue, déterminera une réaction peu dangereuse sur un individu; sur un autre, elle déterminera la mort. Je vous prie de méditer cet exemple : chez l'homme où les accidents sont si terribles, vous verrez des différences extraordinaires; tel homme supportera un délabrement considérable, et il se rétablira; tel autre, pour une écorchure, mourra. Eh! bien, qu'est-ce que nous pouvons conclure de tous ces faits? Ce ne sont pas des raisonnements cela, ce sont des faits. Qu'est-ce que nous pouvons en conclure? C'est que, suivant l'organisme et suivant l'individu, le travail de réaction qui se fait à l'occasion du traumatisme sera différent. C'est que le traumatisme, comme cause, disparaît entièrement ici,

qu'il n'est pour rien dans le travail de réaction, que c'est l'organisme de l'animal blessé qui va tout faire ; et nous arriverons à cette loi qui explique bien les phénomènes d'après la *prédisposition définie* et qui peut servir pour toutes les autres catégories de causes. Cette loi est celle-ci : *chaque animal pâtit suivant son espèce et, dans chaque espèce, chaque animal pâtit suivant sa nature propre*; cette loi est la confirmation de ce que je vous ai dit, que c'était la nature propre de l'individu, c'est-à-dire l'organisme qui faisait sa maladie.

Si nous faisons le même travail pour les *causes banales* (vous savez, la cause banale, c'est le froid, le chaud, c'est de trop manger, c'est de ne pas manger assez, c'est la fatigue, c'est l'insommie, ce sont les secousses morales : voilà ce qu'on appelle les causes banales), eh ! bien, ici, la question n'est pas difficile : jamais les causes banales n'ont produit de maladies déterminées ; il n'y a pas de difficulté sur ce point. Nous voilà, dans cette salle, réunis un certain nombre ; supposez qu'en sortant il tombe de la pluie sur nous tous (c'est une cause banale), beaucoup resteront indemnes, d'autres auront un rhume, une douleur, une colique. Vous voyez que la cause n'est pour rien dans la production de la maladie. Ce n'est qu'un instrument, une occasion qui fait que, chez nous, l'organisme développe une maladie particulière, mais il n'y a pas, entre la cause, le froid, le chaud, la pluie, le manque de nourriture, l'excès de nourriture, entre ces causes-là et la production de la maladie, il n'y a pas d'autre relation que celle d'une *occasion*.

Nous arrivons maintenant à un cas déjà plus difficile : je parle de l'action de la *contagion* en dehors des microbes, parce que je désire diviser ce sujet. Les *fièvres éruptives*,

par exemple, n'ont pas de microbes, ou, au moins, on ne les connaît pas encore. Les fièvres éruptives ne viennent jamais sans une contagion. Vous me direz donc : « Eh bien, la contagion, voilà la cause, ici, puisque l'effet ne se produit pas en l'absence de la cause. » C'est vrai, mais ce n'est que la moitié de la vérité. Si les fièvres éruptives ne surviennent pas sans contagion, beaucoup de personnes échappent à la fièvre éruptive, malgré la contagion ; la contagion ne produit pas toujours la fièvre éruptive, ce qui aurait lieu si la contagion était une cause réelle qui produise toujours son effet. Ainsi voyez une épidémie de scarlatine, par exemple, de petite vérole, eh ! bien, les uns sont pris, les autres sont laissés ; et scrutez un peu le détail, ceux qui sont pris ne le sont pas tous de la même manière : les uns ont une scarlatine grave, les autres une scarlatine bénigne, d'autres une scarlatine hémorragique. Pourquoi cela ? C'est toujours la même contagion, c'est toujours la même cause. Et pourquoi l'effet est-il différent? L'effet est différent parce que l'organisme ne perd jamais ses droits, que l'organisme est là et que c'est lui qui permet à la cause je dirai *instrumentale* (c'est son nom) d'agir ou de ne pas agir. S'il la repousse, cette cause, il n'est pas malade ; s'il l'accepte d'une certaine manière, il aura une maladie bénigne, et d'une autre manière, il aura une maladie grave. Ainsi, d'une part l'*immunité* d'un grand nombre de personnes, de l'autre les *formes* différentes qu'affecte la maladie, démontrent que la contagion n'est, en somme qu'une cause *instrumentale*, c'est-à-dire un instrument qui peut être nécessaire pour le développement de la maladie, mais qui est insuffisant à la développer par lui-même ; il ne peut la développer qu'avec le concours de l'organisme.

Pour la *maladie microbienne*, le rôle de l'organisme est encore plus évident. Vous savez quelle importance on a accordée aux microbes, dans ces derniers temps. C'était, d'après les partisans des maladies de cause externe, la victoire complète, car, enfin, on reproche aux anciens d'avoir regardé comme causes de simples hypothèses, mais le microbe, ce n'est pas une hypothèse, cela se voit, cela se cultive, cela se multiplie, cela s'inocule; ce n'est pas une hypothèse, c'est un fait. C'est l'attaque la plus formidable qui ait été jamais donnée à la théorie, à la doctrine des causes internes. Cela paraissait si logique! Ainsi, nous prenons ce microbe, nous l'inoculons à tel animal et nous reproduisons la même maladie comme quand nous prenons une graine, que nous la semons et que nous recueillons la même plante.

Vous savez quelle a été l'influence de ces idées-là. Elles ont été répandues dans le public beaucoup trop, et d'une manière peu intelligente souvent; il y a eu une terreur folle, le public s'est affolé, et à tel point, même, si c'était possible, d'empêcher les mères de soigner leurs enfants, dans la crainte de prendre la maladie. Eh! bien, tout cela, c'était une illusion. Ce qui semblait prouvé, il y a quinze ans, n'existe plus aujourd'hui. Les travaux des médecins qui s'occupent de bactériologie et, parmi eux, les plus sérieux et les plus importants, ont démontré que le microbe n'était pas une cause fatale de maladie. Ils ont commencé par démontrer que le même microbe pouvait produire plusieurs maladies différentes, ce qui n'arrive pas pour une cause, et qu'une même maladie pouvait être produite par plusieurs microbes différents. Cette constatation, qui n'a pas été niée et qui ne peut pas l'être, a déjà sapé par sa base la doctrine qui veut faire du microbe pathogène la cause absolue de la maladie.

Étudions, si vous voulez (et ce sera une manière de rendre ma démonstration plus convaincante), les conditions dans lesquelles le microbe pathogène agit. Si vous prenez un lot de lapins et un lot de cobayes et que vous leur inoculiez une culture pure de tuberculose sous la peau, avec la lancette, qu'est-ce qui va arriver ? Tous les cobayes vont être tuberculeux et un certain nombre de lapins vont échapper à cette tuberculose. Vous voyez déjà, pour ce bacille de la tuberculose, que le même produira, dans un cas, un effet certain, et, dans l'autre, un effet incertain, ce qui n'est pas déjà le propre d'une cause. Si vous poursuivez plus loin votre examen (je ne voudrais pas vous ennuyer de ces détails, mais ils sont nécessaires), vous verrez que la tuberculose, chez le lapin, ira attaquer le poumon, et, chez le cobaye, elle ira frapper les ganglions lymphatiques et, en particulier, la rate. Pourquoi cela ? Pourquoi cette cause qui doit gouverner la maladie est-elle gouvernée par l'organisme des lapins et des cobayes ? Mais la preuve va devenir encore bien plus puissante si vous prenez un autre animal, un chien. Vous pouvez en inoculer beaucoup chez lesquels l'inoculation demeurera stérile : l'organisme de l'animal résistera à ce microbe pathogène ; il n'en veut pas, il y résiste. Ce microbe n'est pas une vraie cause, c'est l'organisme qui est la cause. Enfin prenons l'homme lui-même..., ce n'est pas qu'on se soit amusé à inoculer la tuberculose à l'homme, mais il est arrivé que des chirurgiens et des médecins, en faisant des autopsies, en faisant des opérations, se sont blessés, se sont inoculé la tuberculose. On ne peut pas vous dire dans quelle proportion, parce que, toutes les fois qu'on se pique en faisant une autopsie, on ne va pas le raconter, mais enfin j'ai recueilli 17 faits qui ont été publiés, 17 faits dans lesquels la piqûre a été suivie d'une inoculation locale, c'est-à-dire que, dans l'endroit où le

virus ou le microbe, pour l'appeler par son nom, a été introduit, il s'est fait une petite tumeur tubereuleuse pour ees 17 eas; dans un nombre de eas dont je ne me souviens pas exaetement, les ganglions, auxquels aboutissent les vaisseaux lymphatiques qui venaient de la piqûre, se sont pris, et enfin, deux fois seulement sur 17 cas, l'homme est devenu phthisique, ee qui vous prouve qu'il est bien moins disposé à la tuberculose que le eobaye, paree que les eobayes deviennent toujours tubereuleux après l'inoeulation. Et je ferai remarquer une ehose : c'est que les deux personnes qui sont devenues phtisiques (l'une était le grand Laënnee, fils de phtisique, et l'autre était la mère d'un poitrinaire) étaient toutes deux de raee phtisique ; en sorte qu'iei l'inoeulation a trouvé un terrain favorable, puisque e'étaient des individus qui, héréditairement, étaient disposés à la phtisie. Vous voyez que l'inoeulation même (l'inoeulation est un proeédé sûr, les autres, ne le sont pas) l'inoeulation produit des effets différents ehez les différents animaux et chez les différents individus; la loi que je formulais tout à l'heure se trouve vérifiée : *chaque animal pâtit suivant son espèce et chaque individu suivant sa nature propre*. Ainsi voilà, d'une part, l'*immunité* de eertaines espèees, l'*immunite* d'un grand nombre d'individus, dans la même espèee, qui met à l'abri de la tuberculose. Vous voyez, d'autre part, que la tubereulose sévit tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, suivant l'espèee qui est inoculée. Vous voyez done que la tuberculose elle-même est plaeée sous la dépendanee, sous le gouvernement de l'organisme vivant, qu'elle n'est pas une cause, ou plutôt qu'elle est une eause banale. C'est l'expression dont s'est servi Charrin. Je trouve que le mierobe pathogène est plus qu'une eause banale, je trouve que e'est une eause instrumentale, parce que e'est une cause qui a plus d'action sur l'orga-

nisme que les causes banales ; mais, néanmoins, ce n'est pas une cause réelle, et la raison pour laquelle je dis que ce n'est pas une cause réelle, c'est qu'elle ne produit pas ses effets fatalement, loin de là, et que ces effets sont toujours subordonnés à l'organisme, et varient suivant les espèces et suivant les individus dans la même espèce.

Je veux vous parler d'un troisième argument. On a dit que les maladies à microbes n'étaient jamais spontanées. Vous comprenez quelle importance j'attache à cette question, car, si la maladie est spontanée, elle vient donc, sans cause externe, elle vient donc de l'individu lui-même. Nos adversaires ont dit : « Il n'y a pas de maladie spontanée ». Il y avait un grand clinicien, mort il y a quatre ou cinq ans, et qui a été traité de ramolli parce qu'il a soutenu que les maladies pouvaient être spontanées. La bactériologie est arrivée à ce point de passionner certains adeptes et de les porter à injurier des gens absolument respectables comme était le professeur Peter. Eh bien, il faut attendre, dans le monde de la science comme ailleurs, et les preuves arrivent. Léon Collin a publié deux histoires d'épidémies de fièvre typhoïde dans lesquelles il faut admettre la spontanéité. Ainsi je lisais qu'en 1882 un bataillon habitant Grenoble s'est transporté au hameau de la Bordelière. Quand le bataillon a quitté Grenoble, il n'existait pas un seul cas de fièvre typhoïde ni à la ville ni à l'endroit où arrivait le bataillon. C'était un petit hameau composé de quelques feux, il n'y avait pas de fièvre typhoïde. Les soldats habitaient sur un plateau avec des eaux excellentes. Le bataillon y est resté trois mois sans aucune maladie, et, au bout de trois mois, la fièvre typhoïde est venue. On ne peut nier que dans ce cas la fièvre typhoïde soit venue par le travail de l'organisme.

Il y a un autre fait, c'est encore celui d'un bataillon, ou plutôt d'une compagnie, qui a quitté Carpentras pour aller au hameau d'Uzès, et chez laquelle les mêmes phénomènes se sont produits, c'est-à-dire qu'il a pu rester trois mois séparé de toute espèce de contagion possible et que, cependant, la fièvre typhoïde s'est développée dans ce cas-là.

Le choléra (dans le temps, j'ai été avec ceux qui soutenaient que le choléra était toujours importé, mais il faut revenir sur cette opinion), le choléra a envahi la Bretagne, en 1888, par Concarneau, qui est un petit port de mer où il n'y a que des pêcheurs, où jamais un bateau arrivant des grandes Indes n'a abordé. Dans la dernière épidémie d'Espagne il n'a pas été possible de trouver le point d'importation ; enfin quand le choléra a envahi la banlieue de Paris, il a commencé à Nanterre, par un vieillard de l'asile. Où avait-il pris le choléra ce vieillard ?

Les partisans de la cause externe : répondent par une théorie qu'ils appellent le *microbisme latent*. En quoi consiste cette théorie ? Vous allez voir que c'est très effrayant : nous portons tous en nous-mêmes les microbes les plus dangereux. Ainsi, en examinant les fosses nasales et la gorge, on trouverait beaucoup de personnes qui ont là le microbe de la tuberculose. Quant au microbe de la pneumonie, il est très fréquent dans la bouche ; tous les microbes se trouvent dans la bouche, dans l'estomac et surtout dans l'intestin où il y a une quantité considérable de bacilles, qu'on appelle, *bacillum coli*. Il ressemble tellement à celui de la fièvre typhoïde qu'il est très difficile de le distinguer et que des médecins de Lyon croient que c'est le même.

On nous objecte : Mais les gens qui ont contracté la

fièvre typhoïde, ce n'est pas étonnant, ils avaient le bacille en eux. « Qu'en savez-vous d'abord ? Vous n'en savez rien, parce que, si le microbe de la pneumonie existe toujours dans la bouche, le microbe de la fièvre typhoïde, se voit plus rarement dans l'organisme. Enfin c'est une supposition, mais alors, que faisait-il là ce microbe ? Il était l'*hôte habituel* et *inoffensif de notre économie*, comme on dit. Qu'est-ce donc que cette cause si puissante qui peut engendrer une maladie et qui peut vivre en nous pendant un temps infini sans se manifester par aucun symptôme ? »

Il y a encore d'autres faits qui viennent confirmer notre opinion : un élève de Pasteur a trouvé, dans les eaux de la Seine et dans les eaux de Versailles, ce qui est plus grave, en un temps où il n'y avait pas d'épidémie, le bacille du choléra, en sorte que vous buvez ce bacille sans vous en douter et sans avoir le choléra. Vous voyez bien que tous ces faits réunis démontrent non pas l'inanité du microbe, — ce n'est pas ce que je veux prouver, — mais démontrent que l'action du microbe est subordonnée à l'organisme, que c'est l'organisme qui le reçoit ou qui ne le reçoit pas, et quand l'organisme a pris ce microbe pour faire une maladie, il la fait à sa manière. C'est l'organisme qui reste le maître, parce que c'est l'organisme qui est la cause véritable des maladies. En sorte que nous pouvons terminer ce chapitre d'étiologie par une phrase qui appartient à Démocrite, quoique ce soit Hippocrate qui l'ait rapportée ; phrase qui exprime parfaitement ma pensée sur l'homme malade : « *Totus homo ex nativitat morbus est* : L'homme tout entier, depuis sa naissance, est maladie. » Par conséquent, les causes externes, les causes traumatiques, les causes banales, les microbes ne sont que des instruments qui servent à faire jouer ces dispositions innées que tout homme porte avec lui. En résumé, causes

banales, virus, microbes, et prédisposition définie concourent, à des degrés divers, à la naissance des maladies, mais la prédisposition seule est nécessaire puisqu'elle est la maladie en puissance.

IV. — DE LA THÉRAPEUTIQUE.

Si on considère, d'une part, le scepticisme d'un grand nombre de médecins, de l'autre, l'enthousiasme aussi passager que passionné pour certaines médications, on pourrait se demander si la thérapeutique existe, et ce doute a été exprimé en des termes tout à fait nets par le grand Boerhaave : « Si l'on vient à peser mûrement, dit-il, le bien que procure aux hommes une poignée de vrais fils d'Esculape et le mal que l'immense quantité des docteurs de cette profession a fait au genre humain, on pensera sans doute qu'il aurait été plus avantageux qu'il n'y eût jamais eu de médecins dans le monde ». (*Rires.*) C'est Boerhaave qui dit cela, le grand Boerhaave, et tellement célèbre qu'on lui écrivait : « A Boerhaave en Europe. » Eh ! bien, nous ne pouvons pas rester sur cette condamnation-là. Il est bien certain que le bon sens vous dit que la médecine a toujours existé et qu'il faut bien qu'elle fasse quelque bien. Maintenant je vous avoue qu'elle fait beaucoup de mal (*Rires*) et je travaille, pour ma part, de toutes mes forces, à empêcher le mal qu'elle fait. Néanmoins, malgré tout, je crois à la thérapeutique ; j'y crois au point d'y avoir dévoué ma vie. Du reste, j'ai une bonne parole pour cela : c'est celle-ci, je l'aime mieux que celle de Boerhaave : « *Honora medicum, etenim propter necessitatem creavit illum Altissimus* : Honore le médecin, car le Très-Haut l'a créé pour vos nécessités ». Je pense que nous avons là un papier de noblesse qui peut nous

engager à étudier la thérapeutique avec quelque espoir d'arriver. (*Applaudissements.*)

Eh! bien, comment parviendrons-nous à faire, de la thérapeutique, quelque chose qui ne soit pas un amas de contradictions, de préceptes souvent dangereux, et arriverons-nous à faire ce que j'appelle une thérapeutique scientifique? Il n'y a qu'un moyen : c'est d'appliquer à la thérapeutique la méthode que nous avons appliquée aux maladies : la méthode expérimentale. Il faut rejeter les hypothèses et, dès qu'une hypothèse paraît, il faut la répudier ; il faut étudier les faits tels qu'ils se présentent.

La première question que je me fais est celle-ci : Comment guérissent les malades quand on ne les traite pas? Car, remarquez-le bien, c'est pour cela que le mauvais médecin est si dangereux, beaucoup de maladies graves guérissent sans traitement. Comment cela se fait il? Cela se fait par cette raison que la maladie, ainsi que je vous l'ai dit, se comporte comme une espèce, elle a une évolution déterminée. Malheureusement, cette évolution est quelquefois fâcheuse! ou un organe important, nécessaire est pris, ou les forces déclinent et le malade meurt. Voilà l'évolution mauvaise. Mais il y a une évolution pour la guérison. Le professeur Bouchard a donné une explication de la guérison qui n'est peut-être pas absolument vraie, mais enfin elle fait bien comprendre ce qui se passe. Il dit : Lorsqu'un microbe pathogène est entré dans l'économie, il sécrète des toxines dangereuses pour le malade et qui empêchent la lutte de l'organisme contre la maladie. Mais, si le malade survit pendant quelque temps, ces mêmes microbes sécrètent non pas d'autres toxines, mais un autre produit qui est contraire au premier. Alors il arrive un phénomène très curieux, qu'il appelle (je vais

expliquer cela après, si vous ne le connaissez pas) la *phagocytose* et l'état *bactéricide.*

Nous ne sommes pas dépourvus de moyens de défense contre nos ennemis. L'un de ces moyens, c'est ce qu'on a appelé dernièrement la phagocytose, c'est-à-dire que, quand un principe mauvais pénètre dans l'économie, aussitôt, de tous côtés, pleuvent, sur le microbe ennemi, des cellules lymphatiques qui l'enveloppent et qui le dévorent. Alors il n'y a point de maladie. Seulement, quand il y a beaucoup de microbes, le combat recommence, et ces microbes sécrètent des principes qui empêchent les vaisseaux de laisser échapper d'autres cellules lymphatiques. Alors les microbes triomphent et la maladie s'établit. Mais, enfin, il y a un moment où la phagocytose se rétablit de nouveau, et alors, dans son fonctionnement, elle détruit le microbe, et, de plus, en même temps, les tissus prennent ce qu'on a appelé un *état bactéricide*, c'est-à-dire que les liquides et les tissus acquièrent une disposition telle que le microbe ne peut plus y vivre. Vous comprenez comment le malade guérit. Mais cette explication, très ingénieuse, contient beaucoup d'hypothèses et ne peut s'appliquer qu'aux maladies microbiennes. Disons donc plus simplement que, pendant l'évolution il arrive un moment où la cellule vivante subit un changement qui devient favorable. Ce changement, quel est-il? Nous ne le savons pas, mais nous savons très bien que, après un certain temps, la maladie rétrocède; que les symptômes s'amoindrissent, qu'ils disparaissent et que la guérison arrive. Nous savons aussi que, dans beaucoup de maladies, il en résulte une immunité acquise, c'est-à-dire que l'homme qui vient d'être malade ne peut plus être malade de cette maladie-là, pendant un temps; immunité qui nous prouve et nous fait dire que la nature de ces cellules vivantes a été mo-

difiée, puisque, il y a un mois, ces cellules acceptaient la maladie, et qu'aujourd'hui, elles ne l'acceptent plus. Voilà comment se font les guérisons des maladies non traitées. C'est donc par les forces de l'organisme vivant, par les ressources qu'il possède pour sa conservation que s'opère la guérison des maladies non traitées.

C'est la doctrine qu'Hippocrate a exprimé dans ces deux mots : *natura medicatrix.*

Maintenant quand le malade est traité, comment se fait la guérison? Ici, on ne s'entend plus. Il y a deux écoles différentes : il y a les hippocratistes ou *naturistes*, et il y a les partisans de la thérapeutique *étiologique* ou galéniste.

Hippocrate, le père de la thérapeutique naturiste, enseignant que la maladie guérit toujours par un effort de la nature, par un procédé de l'organisme vivant, considère le médecin comme l'interprète de la nature. Cet interprète doit étudier et connaître, comme un maître, le processus morbide, en suivre toutes les modifications et prévoir les changements qui doivent se produire afin d'appliquer le médicament convenable : « *medicus magister et interpres* ».

La thérapeutique étiologique est bien différente. Il faut, dit Galien, saisir la cause de la maladie et la détruire, parce que, quand la cause est détruite, l'effet est détruit aussi : « *Sublata causa, tollitur effectus* ». Cette doctrine est certainement beaucoup plus séduisante que celle d'Hippocrate, mais il y a une objection terrible, c'est que la cause de la maladie personne ne la connaît en dehors de la cause générale dont je vous ai parlé, la prédisposition définie. Ici il n'y a place que pour des hypothèses, car un traitement ne peut s'adresser à la prédisposition définie. Du temps de Galien on croyait que la cause des maladies était la bile, l'atrabile, le sang, le phlegme,

que sais-je? Mais, aujourd'hui qu'il est démontré que toutes ces causes sont hypothétiques, la thérapeutique étiologique s'effondre, elle n'a plus de base. La doctrine bactériologique lui avait donné une base : c'était le microbe pathogène et aussi on avait tout de suite, à l'exemple des chirurgiens, voulu faire la thérapeutique antiseptique. Seulement je vous ai démontré que cette hypothèse était fausse, qu'elle avait été florissante pendant un temps, mais qu'aujourd'hui on avait reconnu qu'elle manquait par sa base. Par conséquent, il est inutile de détruire le microbe, puisque ce n'est pas lui qui est la vraie cause de la maladie. La vraie cause de la maladie, c'est la prédisposition définie.

Les essais d'antisepsie médicale sont loin d'avoir donné tout ce qu'on en espérait. L'antisepsie dirigée contre la maladie elle-même a été obligée de reculer devant cette énormité que, pour tuer le microbe, il fallait donner assez de substance antiseptique pour tuer le malade. Nous verrons un peu plus loin que l'antisepsie médicale n'a été utilisée que pour combattre certains symptômes. Aussi aujourd'hui plusieurs médecins parmi les plus distingués de l'école microbienne : Bouchard, Charrin et d'autres, n'admettent plus la thérapeutique étiologique antiseptique. Ils l'ont remplacé par la *thérapeutique pathogénique*, et Bouchard dit textuellement qu'il ne faut pas la confondre avec la thérapeutique étiologique. Eh! bien, qu'est-ce que c'est que la thérapeutique pathogénique? C'est une thérapeutique qui consiste à bien connaître le processus de la maladie (c'est déjà quelque chose) et ensuite, quand la maladie semble aller vers la guérison, à la laisser tranquille, et enfin, quand elle est plus grave, à employer la sérumthérapie quand la sérumthérapie est applicable. C'est une grande chose que la sérumthérapie. Je vous en dirai quelques mots; seulement ce moyen ne

s'applique qu'à quelques maladies, en sorte que, si nous voulons résumer la thérapeutique pathogénique, nous dirons que c'est de l'hippocratisme, c'est de l'expectation, à moins qu'on ait un sérum qui puisse guérir.

Eh! bien, encore une fois, où est le salut? Comment ferons-nous pour sortir la thérapeutique de cette anarchie? Les uns sont pour la thérapeutique étiologique, les autres pour la thérapeutique pathogénique; la plupart, n'ayant ni doctrines, ni idées qui puissent les conduire dans les difficultés de la pratique, hésitent entre le scepticisme et la routine. C'est un gâchis effroyable, et c'est pourquoi Boerhaave disait que les médecins faisaient plus de mal que de bien. Il faut sortir de là. Eh bien, comment en sortir? Il faut en sortir par la connaissance expérimentale des médicaments et par une loi d'indication positive. On ne comprend pas qu'on se serve de médicaments sans les connaître, et c'est ce qui a eu lieu jusqu'au commencement de ce siècle. Voilà le premier point: une matière médicale expérimentale. Le second point, non moins important que le premier, c'est d'avoir une règle d'indication, c'est-à-dire une règle qui vous dise comment agir. Elle ne manque pas, cette règle; elle est de Galien. Pourquoi la laisser dormir et ne pas l'utiliser? Cette règle est magnifique de clarté et de brièveté. Elle a quatre mots: « L'indication, dit Galien, est la nécessité évidente d'une action déterminée ». Eh! bien, si les médecins et les chirurgiens avaient toujours eu cette règle devant les yeux, s'ils n'avaient jamais agi que quand il y avait une nécessité évidente, pas une nécessité probable mais évidente d'une action, pas d'une action quelconque, mais d'une action déterminée, jamais Boerhaave n'aurait écrit ce qu'il a écrit et qui est vrai. Pourquoi?... Parce qu'on néglige les indications. Mais ne croyez pas qu'il soit per-

mis de faire de la médecine sans indication. On a dit : « Le médecin a le droit de vie et de mort ». C'est une légende, le médecin n'a qu'un droit, c'est de faire son devoir. Eh ! bien, son devoir, c'est de ne jamais agir sans la nécessité évidente d'une action déterminée, et moi, si je soignais un malade et que j'eusse fait quelque chose sans être protégé par cette loi d'indication, je me regarderais comme coupable de sa mort. Et combien de médecins agissent en dehors de cette loi.

Donc voilà la règle d'indication. Je ne l'invente pas, elle est de Galien ; c'est à lui qu'en revient l'honneur.

Maintenant arrivons à la *matière médicale expérimentale*.

Comment étudie-t-on la matière médicale expérimentale ? Il y a trois sources de connaissances qui servent à constituer la matière médicale expérimentale. Pour les doses non toxiques, les expériences sont faites sur l'homme sain ; l'histoire des empoisonnements et des maladies professionnelles fournit les symptômes toxiques ; enfin l'expérimentation sur les animaux permet d'étudier plus en détail les symptômes et les lésions. Comme vous le voyez, ici plus d'hypothèse comme dans la matière médicale d'autrefois, mais des faits ; ici tout est positif : expérience faite sur l'homme, expérience faite sur les animaux, résultats des empoisonnements et des accidents professionnels. Eh ! bien, cette matière médicale a déjà été tellement étudiée que nous avons pu formuler des lois, des lois qui résument les actions des médicaments.

Ainsi, quand on donne à un homme sain ou à un animal, une dose unique d'un médicament, il se produit deux effets alternatifs opposés. Si vous injectez à un lapin une toute petite dose d'aconitine, je suppose qu'il ait 39 de température, la température va d'abord descendre à 37, quelquefois plus bas, et puis, sans que vous renou-

veliez la dose, elle va remonter à 40. Ainsi il y a deux effets alternatifs produits par une seule dose. Vous savez, quand on a dormi avec de l'opium, le lendemain, on ne dort plus. Vous ne savez malheureusement que trop, que quand on se purge, on développe la constipation. Ce sont des phénomènes qui se répètent malheureusement trop fréquemment.

La deuxième loi est celle-ci : un médicament a deux effets opposés, suivant que vous le donnez à une petite dose ou à une grande dose, Ainsi, si vous injectez à un animal une petite dose de morphine, vous produisez l'accélération de la circulation et de la respiration, l'augmentation de la quantité des urines et l'élévation de la température. Si vous en injectez une grande dose, vous avez juste les effets contraires. Si vous donnez à un animal une dose moyenne de strychnine, vous produisez des convulsions qui, si cela va trop loin, se terminent par la résolution et par la mort. Si vous lui en donnez une dose très forte, vous avez un effet opposé aux convulsions, c'est-à-dire tout de suite la résolution du système musculaire.

Enfin la troisième loi est celle-ci ; les médicaments ont une action opposée suivant qu'on les administre à un homme sain ou à un homme malade. Ainsi la cantharide, qui donne des urines albumineuses chez l'homme sain ou chez un animal sain, guérit l'albuminurie chez l'homme malade. La digitaline qui, dans les empoisonnements, produit une asystolie chez l'homme sain, chez l'homme malade guérit l'asystolie. Le sulfate de quinine qui, chez un homme sain, produit souvent des plaques d'érythème, des plaques même d'eczéma aigu, guérit les mêmes eczémas aigus chez l'homme malade. Je n'insiste pas davantage sur toutes ces règles. Je ne puis pas vous faire un cours de matière médicale : l'heure s'avance,

mais je constate que nous avons une matière médicale expérimentale ; que tous les médecins peuvent s'en servir, s'ils le veulent, et que de plus nous avons une règle générale d'indication posée par Galien. Maintenant j'ajoute : cette règle d'indication est tout à fait insuffisante pour la pratique : elle est trop générale. Ce n'est pas cette règle d'indication qui nous dira quel médicament il faut donner dans un cas déterminé. Il faut une règle particulière indiquant la convenance d'un médicament dans un cas morbide déterminé.

Eh! bien, nous trouverons trois règles qui, toutes les trois, sont dans Hippocrate. Cela ne peut soulever les passions : c'est Hippocrate qui les a formulé. Il a donné trois règles : « *Contraria contrariis curantur* : Les contraires guérissent les contraires » ; il a dit aussi : « *Similia similibus curantur* : Les semblables guérissent les semblables » ; et enfin il a dit, dans une forme beaucoup moins précise, mais qu'on a traduit comme ceci : « Il y a des circonstances où ni les semblables ni les contraires ne guérissent : c'est ce qui convient, qui guérit. » Il semblerait que cet homme de génie eût désigné par cette dernière règle ce que nous appelons aujourd'hui l'*opothérapie*. C'est cette thérapeutique qui consiste à donner du pancréas dans le diabète ; du rein dans l'insuffisance rénale ; de la glande thyroïde dans le goître. Ce n'est ni contraire, ni semblable : c'est ce qui convient.

Maintenant, voyons les deux grandes règles posées par Hippocrate : « *Contraria contrariis curantur.* » Cette règle est excellente et d'une application positive, toutes les fois qu'il s agit d'une cause externe. Ainsi, en chirurgie, si un os est cassé, s'il y a une hémorrhagie, s'il y a un corps étranger dans le larynx, vous devez appliquer la loi des contraires : remettre l'os en place, lier le vaisseau blessé,

extraire le corps étranger du larynx. Enfin le triomphe de la loi des contraires, c'est l'*asepsie chirurgicale*, grâce à laquelle les opérations qui s'accompagnent des plus grands délabrements sont aujourd'hui sans aucun danger. Qu'est-ce que c'est donc que l'asepsie chirurgicale ? C'est une application positive et directe de la loi des contraires. Les suppurations, qui venaient autrefois compliquer le traumatisme, sont produites par les microbes. Eh ! bien, aujourd'hui, on lave le malade, on lave les instruments, on lave les mains du chirurgien et des aides, on lave tout ce qui approche du malade, il n'y a plus de microbe, il n'y a plus de pyohémie et les malades guérissent. Vous voyez qu'il y a là un résultat considérable ; or l'asepsie chirurgicale se réclame de la loi des contraires.

Quant aux maladies de cause interne, la loi des contraires rend encore de grands services. C'est sur la loi des contraires que repose la *thérapeutique palliative*, faire dormir quand on ne dort pas, évacuer dans la constipation ; tout cela, c'est la médication palliative. Il y a des choses plus importantes. Ainsi la méthode de balnéation dans la fièvre typhoïde, c'est encore une méthode palliative ; cette médication n'empêche pas la marche de la maladie, mais supprime un symptôme dangereux qui est l'hyperthermie. Voilà encore une application légitime de la loi des contraires. Mais vous ne pouvez pas appliquer le contraire au traitement des maladies. Connaissez-vous le contraire de la variole, de la fièvre typhoïde, etc. ? Le contraire de la maladie, c'est une absurdité. Ici, la thérapeutique étiologique s'écroule, elle n'a plus de base. Appliquerez-vous le contraire à la prédisposition définie ? C'est aussi absurde car la prédisposition définie n'est que la maladie en puissance.

Mais il y a une loi qui s'applique ici, c'est : « *Similia*

similibus curantur. » Pourquoi?... Parce que nous avons réellement, dans la matière médicale expérimentale, des *maladies médicamenteuses*, et qu'il y a ressemblance entre la maladie naturelle et la maladie médicamenteuse. La ressemblance est tellement forte, qu'on peut s'y tromper. Ainsi, quand M. de P... s'est empoisonné avec de l'arsenic, dans sa prison, le Dr Louis, membre de l'Académie, médecin de l'Hôtel-Dieu, a cru qu'il avait le choléra, parce que l'empoisonnement par l'arsenic ressemble tout à fait au choléra. Je pourrais citer l'empoisonnement par le plomb, qui ressemble à la goutte; celui par le sublimé corrosif, qui ressemble à la dysenterie, mais je me contente de ces grands exemples. Hippocrate, du reste, avait exprimé cette idée d'une manière plus claire que cela encore ; après avoir dit : « *Similia similibus curantur* », il avait ajouté : « Ce qui donne la strangurie à un homme sain la guérit à un homme malade ; ce qui fait vomir un homme sain, guérit un homme qui vomit; ce qui donne la fièvre à un homme sain, guérit un homme qui a la fièvre. »

Venons d'Hippocrate à Pasteur. Pasteur, quatre mille ans après Hippocrate, a dit : « Tel produit qui peut donner la rage à un animal qui ne l'a pas, guérit la rage. » Roux a dit : « La toxine diphtérique qui peut donner la diphtérie, guérit la diphtérie. » Un autre, dont le nom m'échappe, a dit : « La toxine du tétanos, qui peut donner le tétanos à celui qui ne l'a pas, guérit celui qui l'a. » Vous voyez qu'Hippocrate et Pasteur se répètent : Pasteur a ajouté quelque chose; il atténua le virus destiné à guérir ; la moelle de lapin, avec laquelle il fait les injections, pour prévenir la rage, il en atténue la toxicité en la faisant dessécher pendant un certain nombre de jours. Roux, pour *atténuer* le poison diphtérique, le fait passer

au travers d'un organisme, et c'est le sérum d'un cheval qui a reçu le poison qui donne le médicament qui guérit. Ceux qui ont employé la toxine du tétanos pour prévenir le tétanos ont atténué la toxine du tétanos en le mélangeant avec de l'iode. Il y a d'autres moyens d'atténuation, mais je ne vous cite que ceux-là. Donc, ce qui donne une maladie quand on ne l'a pas, la guérit, mais il est nécessaire d'*atténuer* le poison. Ainsi : « *Similia similibus* ; *atténuation* » du médicament, du poison employé, voilà la méthode de Pasteur. Or, Hahnemann n'a jamais fait autre chose. Eh ! bien, déposons nos préjugés, déposons nos haines, soyons de vrais serviteurs de la méthode expérimentale sans nous occuper de ce qui est extra-scientifique. Allons de l'avant et alors nous arriverons à être des médecins, à avoir une thérapeutique qui ne méritera pas la condamnation prononcée par Boerhaave.

J'ai fini. Je crois vous avoir démontré qu'il existe une doctrine spiritualiste en médecine. De plus, j'ai dit que, cette doctrine spiritualiste ayant donné la définition des quatre points qui constituent la *médecine générale* : l'homme, la maladie, la cause et la thérapeutique, elle constitue une école. Eh bien, il y a cinquante ans que cette école existe, il y a cinquante ans que nous combattons le matérialisme de l'école officielle, et j'ai désiré faire ces conférences devant vous, afin de solliciter et vos sympathies et votre concours (*Applaudissements.*).



Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone.*

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone.*